

Voyager avec Jaan Kross

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. Voyager avec Jaan Kross : aller loin pour trouver l'Estonie. Carayol, Martin. Jaan Kross: Bilan et décou vertes, L'Harmattan; ADEFO, pp.133-145, 2011, Bibliothèque Finno-Ougrienne, 9782296560734. <hal-01276180>

HAL Id: hal-01276180

<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01276180>

Submitted on 19 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eva Toulouze

Voyager avec Jaan Kross : aller loin pour trouver l'Estonie

Parmi les différents genres que l'on peut identifier dans l'œuvre de Jaan Kross, il y a un curieux petit livre publié par Jaan Kross et Ellen Niit en 1968, et réédité en 2006, qui est consacré au voyage que le couple a entrepris en 1965 en Turquie et en Egypte. Ainsi, nous avons dans l'œuvre de Jaan Kross au moins un récit de voyage. Certes, Kross a écrit ces textes avec sa femme, elle-même femme de lettres. Il ne s'agit pas moins d'un texte cohérent, où il est impossible de distinguer l'apport de l'un et de l'autre. Le style est très proche de celui des œuvres littéraires de Jaan Kross. Et le fait qu'Ellen y soit de temps à autre mentionnée, alors que nous ne trouvons pas mention de Jaan, le laisse supposer que le rôle de ce dernier dans la rédaction finale a été considérable, suffisant en tout cas pour que nous puissions inscrire cet ouvrage dans sa bibliographie : il n'en a pas été le seul auteur, mais il en a été auteur néanmoins.

Rappelons d'abord que le récit de voyage était un genre pratiqué en Union Soviétique. Les rares personnalités qui avaient l'occasion de sortir du pays – ce qui était le cas principalement des intellectuels de tous genres – étaient tenues d'en rendre compte, question de montrer l'utilité de cette sortie pour leur inspiration créative et de faire partager quelque chose à leurs compatriotes. Il serait sans doute éclairant d'analyser les récits de Jaan Kross à la lumière des règles canoniques du genre et on découvrirait sans doute des traits récurrents. Mais je n'ai pas entrepris cette étude et je me concentrerai ici sur l'œuvre de Jaan Kross.

Y a-t-il d'autres récits de voyage dans l'œuvre de Kross ?

A proprement parler, je n'en ai pas identifié.

En même temps, il faut tenir compte d'autres sources, sur lesquelles je ne m'attarderai pas, mais qui méritent d'être mentionnées.

1. L'œuvre en prose

Tout d'abord, Jaan Kross a laissé un oeuvre en prose considérable, dans lequel les voyages ne manquent pas. Il y décrit des lieux étrangers à ses personnages, et nous savons par ses mémoires que souvent, dans ces descriptions, il investit ses impressions personnelles, ses réflexions conçues au cours de ses voyages. On pourrait ainsi considérer que dans son œuvre romanesque nous avons un souscorpus autobiographique. Kross lui-même a commenté longuement cette dimension dans la série de cours qu'il a donné à l'Université de Tartu en tant que professeur d'art et qu'il a consacrée à la question de l'autobiographie dans la fiction (Kross 2003). En même temps, il serait trop risqué de prendre comme expérience autobiographique tout récit de voyage qui s'y trouve. Dans son récit de voyage, il fait à plusieurs reprises référence à des passages de son œuvre de fiction qui correspondent à ses impressions de voyage. En même temps, dans les autres cas, il serait trop risqué de se permettre toute extrapolation.

2. Les mémoires

En même temps, Jaan Kross laisse deux gros tomes de mémoires, « Chers compagnons de route », qui s'arrêtent pratiquement au recouvrement par l'Estonie de son indépendance en 1991. L'auteur n'a pas eu le temps d'aller beaucoup plus

loin. Or le deuxième volume de ces mémoires (Kross 2008) contient de nombreux comptes-rendus des voyages que Jaan Kross et Ellen Niit ont fait à l'étranger dans la période couverte par celui-ci. Est-ce que nous pouvons considérer ces récits comme des récits littéraires de voyage ?

A première vue on serait tenté de répondre oui. Les voyages entrepris par le couple sont en général relatés dans les moindres détails, et sont surtout concentrés sur les personnes qu'ils ont rencontrés. Quels sont ces voyages ?

Le couple Kross a fait :

- un voyage en RDA en 1966 (pp. 67-83)
- plusieurs voyages en Hongrie, car Ellen avait fait du hongrois et traduit de la poésie hongroise (pp. 84-102, pp. 153-176)
- quelques voyages en Finlande, mais qui sont plus mentionnés que relatés – manifestement aller en Finlande n'apparaissait plus comme quelque chose de très exotique
- deux voyages en Suède (pp. 194-211, pp. 379-386)
- un long voyage aux USA et au Canada (pp. 240-349)
- deux voyages en Allemagne occidentale (pp. 362-378, pp. 391-397)
- et un à Paris (pp. 401-416).

De quels types de voyages s'agit-il ? Les voyages entrepris par les Kross ne sont point des voyages de curiosité, de loisirs. Ce sont tous des voyages motivés.

a) Les voyages liés à des initiatives culturelles,

Ce sont les voyages accomplis dans le cadre d'échanges culturels : c'est le cas de ceux qu'ils ont fait en RDA, en Hongrie, en Allemagne et à Paris. Le voyage en RDA était moins que les autres centré autour de la personnalité de Kross, il y figurait dans un groupe. Mais dans le cas des autres, Jaan Kross et, pour ce qui est de la Hongrie, au début du moins, Ellen Niit, avait été invité à l'occasion de la parution de l'un de ses livres. Donc l'ensemble du voyage était organisé autour de sa personne.

b) Les voyages en « Estonie de l'exil »

Et puis les voyages en Suède et en Amérique. Ces voyages étaient en fait organisés à l'initiative d'Estoniens de l'émigration, qui essayaient de renouer des liens avec la mère-patrie occupée. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ces voyages n'ont eu lieu qu'après de nombreuses tergiversations : obtenir l'autorisation de sortie de l'URSS pour rendre visite à des personnalités, aux yeux du régime, plus que suspects, était un exercice difficile. Kross d'ailleurs se gardait de se montrer avide... Ses voyages ont eu lieu à des moments où les autorités souhaitaient manifestement soigner leur image de marque et se montrer libérales. Toujours est-il que les pays dans lesquels ces visites ont eu lieu ne présentaient pour le couple Kross qu'un intérêt limité en soi. Le compte-rendu de ces voyages se concentre sur les Estoniens rencontrés, souvent personnes qu'ils avaient l'un ou l'autre connu ou côtoyé avant-guerre, ou dont ils avaient entendu parler par des personnes de leurs famille ou de leurs amis. C'est d'ailleurs là le fil directeur des mémoires, qui s'intitulent : « Mes chers compagnons de voyages »...

En fait, la période adulte de la vie de Jaan Kross couvre l'ensemble de la période soviétique. Avant, il était étudiant, trop jeune pour entreprendre de grands voyages,

puis il y a la période passée en Russie dans des camps. D'ailleurs on pourrait aussi voir les périples en Russie d'un camp à l'autre comme un voyage *sui generis*... En tout cas, et la découverte de l'étranger se fait en fait fort tard, et dans les conditions propres à l'Union Soviétique.

Tout voyage d'un Soviétique à l'étranger était fortement encadré. Mais dans les conditions de l'Estonie, pays n'existant pas, et pourtant conscient de lui et aspirant à l'existence, qu'un intellectuel arrive à sortir, et il se sent chargé d'une tâche vis-à-vis de ses concitoyens, ou plutôt des autres Estoniens. Tout départ veut dire partir en mission. Et de ce fait, je dois constater que les voyages de Jaan Kross ont deux objectifs complémentaires :

Il sort d'Estonie pour se trouver lui-même – dans des initiatives autour de son nom, dans lesquelles il se trouve au cœur de l'attention ; ou bien pour retrouver l'Estonie, son Estonie – dans ces voyages où il a pour objectif principal de rencontrer les Estoniens de l'émigration. Mais dans aucun de ces cas, son objectif est avant tout la rencontre avec l'Autre, la découverte de la différence. Même le voyage à Paris tel qu'il est relaté dans les mémoires (pp.401 à 416), alors que c'est certainement l'un de ceux où Kross a rencontré le plus d'autochtones, laisse peu de place à la découverte de la France. Je vous énumère les points qu'il développe : l'arrivée avec les lièvres qu'ils aperçoivent de l'avion sur les pistes de Roissy, la rencontre avec Zofia Bobowicz, avec un flash-back sur leur rencontre à Tallinn. Un coup de fil à Olga Kask-Bucquet, dont la pureté de l'estonien fait leur admiration, interview à la radio et accueil chez Laffont. Visite à Notre-Dame et évocation du roman de Victor Hugo et du premier évêque d'Estonie, Fulco, qui avait été à Paris dans sa jeunesse ; une manifestation de basques devant Notre-Dame et réflexions sur les Basques et leur situation ; Kross cherche autour de lui des mouchards et n'arrive pas à en

identifier. Café chez Mme Bucquet en compagnie de Jean Couturier et d'Yves Plasseraud ; excursion à Versailles ; visite à Jean-Luc Moreau chez lui – peu de choses, beaucoup de soleil, et un ordinateur ; déjeuner avec les dirigeants de Laffont, où Kross évoque son intention d'écrire un roman sur Andres Tiido, Dido, dont il relate le contenu sur trois pages, pour achever sur une déception : le directeur n'accroche pas... Enfin, un cocktail à l'institut polonais, à l'occasion de la parution du Professeur Martens. A ce sujet, sur trois pages, Kross évoque le professeur Martens lui-même et le discours qu'il allait devoir prononcer. Les impressions du milieu ambiant, de la France ou de Paris, n'occupent ici qu'une place très limitée.

« Terre et marbre », une subjectivité détournée

Alors force est de retourner vers le texte paru en 1968. Il est intitulé « Terre et marbre » et est long de près de 250 pages. Là, nous avons un véritable récit de voyage, relatant le circuit organisé auquel ils ont participé en Turquie, en Egypte et en Grèce.

Pour résumer mes impressions subjectives sur ce texte et mes réflexions à son égard, j'en mentionnerai trois.

1. Je suis impressionnée par l'absence de subjectivité assumée dans ce récit de voyage, qui souvent ressemble plus à un guide historico-touristique qu'à une œuvre d'auteur.
2. Certainement un des traits curieux et révélateurs de ce récit, pour tous ceux, qu'ils soient jeunes ou étrangers, qui n'ont pas vécu cette expérience, c'est qu'il

montre en quoi consistait le voyage pour les citoyens soviétiques, et quelles en étaient les réalités incontournables.

3. La subjectivité personnelle absente est remplacée par une présence permanente de l'Estonie dans le discours des auteurs. Elle est l'axe permettant l'appréhension de l'autre.

1. Un texte descriptif, gommant toute subjectivité

Qu'est-ce que j'appelle l'absence de subjectivité ? C'est l'absence d'impressions. Il y en a un peu plus dans la deuxième moitié de l'ouvrage, mais elles sont extrêmement ponctuelles. Le texte est descriptif : les lieux visités sont décrits dans le détail. Ils sont enrichis de développements encyclopédiques éclairant le contexte historique des événements qui leur sont associés. Une grande partie du livre est ainsi une information de culture générale qui, je l'avoue, ne me semble pas présenter grand intérêt. Je n'y retrouve pas Kross. Pas plus d'ailleurs qu'Ellen Niit n'y est présente. Peu d'émotions y sont retranscrites. D'ailleurs il suffit de regarder les deux pages de photos qui ouvrent le livre : des monuments, des paysages, des têtes d'autochtones. Certainement pas de photos des voyageurs.

Il est donc très rare que les Kross livrent des remarques personnelles. Et quand c'est le cas, elles sont relativement peu enrichissantes. J'en livre quelques exemples : « Les djellabas des hommes donnaient véritablement l'impression que nous étions sur un autre continent » (62). Parfois on devine une opinion, une attitude : « C'est surprenant de voir que l'hygiène islamique, à certains égards si sévère, tolère en même temps, du moins en banlieue, une saleté aussi incroyable dans les rues » (77). Même si en traduisant ces phrases j'ai introduit un pronom

personnel, il n'y en a pas en estonien. Même les impressions restent distancées et on a l'impression qu'elles se réfèrent plus aux voyageurs estoniens potentiels qu'aux auteurs eux-mêmes.

Je me suis demandée pourquoi. Et à la réflexion je suis arrivée aux conclusions suivantes : ce livre a été publié en 1968. Certes, c'était la période du dégel, dont les effets se faisaient sentir en Estonie aussi. Mais on était toujours en Union Soviétique. Et cela avait une double conséquence : tout d'abord qu'il n'était guère souhaitable de trop se livrer dans ses écrits. Parler de choses tierces, autres, étrangères, de manière froide, n'ayant aucun rapport avec le quotidien, apparaissait comme inoffensif. Et fermait la porte à toutes sortes d'ennuis de la part des autorités.

D'autre part le lecteur potentiel était avant tout le lecteur estonien, qui n'avait de manière générale pratiquement pas d'espoir de sortir du pays. Le compte-rendu de voyage n'avait pas comme objectif de livrer une lecture de la rencontre avec l'autre à être mise en confrontation avec d'innombrables autres lectures et perceptions, mais d'ouvrir, de rapprocher un horizon perçu comme inaccessible à l'époque. Je suis convaincue que les Kross ont considéré comme étant de leur ressort d'instruire leurs lecteurs, et incontestablement, ils le font.

Or, à un endroit du livre, p.88, un paragraphe apparaît comme étonnamment personnel : toutes les phrases commencent par le pronom « nous » : nous marchons, nous examinons, nous nous promenons, nous regardons, nous allons, nous photographons, nous répétons, nous écrivons, nous clignons de l'œil, nous nous

sommes promenés¹... Des actions. Pas une seule réflexion, impression... En fait, ce paragraphe, et les pronoms personnels qui le caractérisent (trop systématiques pour être fortuits), a une fonction toute différente, et qui nous conduit au deuxième point : introduire la culture soviétique du voyage.

2. Voyager en citoyen soviétique

Il s'agit donc de relater ce qui était considéré comme la manière naturelle d'être en Union Soviétique. Et donc ce dont Jaan Kross pouvait parler librement, parce que ces mécanismes relevaient d'un système considéré comme allant de soi, qui faisait partie du quotidien et donc qui n'était pas objet de jugement subjectif. Par exemple le fait – qui pour nous, et pour tout Estonien d'aujourd'hui qui n'a pas l'expérience de l'Union Soviétique est anormal – que les voyageurs soviétiques n'ont pas de devises propres, et que celles-ci sont distribuées par le chef de groupe quand cela lui chante (Kross évoque leurs déboires qu'ils ont eu avec leur chef de groupe, qui a beaucoup tardé à leur donner les devises qui leur revenaient), donne une idée des cadres étroits dans lesquels les Soviétiques à l'étranger étaient tenus. C'est exactement l'objectif du paragraphe précédemment cité : Kross parlait du Musée du Caire. Et le paragraphe se poursuit par les mots suivants : « Pourquoi diable n'entrons-nous pas ? Parce que nous n'avons pas de quoi payer les billets » (88). Le programme prévoyait trois heures pour le musée, mais Natacha, l'accompagnatrice, n'arrive qu'au bout d'une heure et demi. Pour disparaître aussitôt, ce qui fait que lorsque les touristes se voient demander vingt piastres de plus pour voir les momies, il n'y a rien à faire... De même, quand les voyageurs sont bloqués à cause

¹ Dans l'original: me kõnnime, me silmitseme, me jalutame, me vaatame, me läheme, me fotografeerime, me kordame, me kirjutame, me kissitame, me oleme jalutanud

d'une tempête qui retient leur bateau en Grèce, il est hors de question qu'ils visitent des musées, parce que l'ambassade soviétique refuse de leur changer de l'argent...

Autre exemple, la présence dans ce groupe, comme dans n'importe quel autre, d'un mouchard, personne chargée de rendre des comptes sur le comportement des uns et des autres, avec tout ce que cela implique comme relations à l'intérieur du groupe... Je doute que Kross et Ellen Niit aient pensé que cela pouvait devenir un jour un élément particulièrement intéressant de leur expérience – ils y étaient tellement habitués... Il n'en reste pas moins que c'est là un héritage difficile à transmettre aux jeunes générations. Et l'une des meilleures manières, c'est celle qui est comprise dans ce texte.

Bien sûr, il y a des allusions à des notions aujourd'hui désuètes : « tout ceci se produisit, cela va de soi, à l'aube de la société de classe, de sorte que la différence de classe entre le céleste et le terrestre n'était pas encore sensible » (46). Nous sentons l'ironie cachée. L'idée que le censeur n'y verra que du feu. Un moyen de se moquer d'une idéologie si dominante, qu'elle servait de ligne de démarcation même dans des contextes complètement étrangers à sa nature.

Parfois, cependant, le fait d'être un écrivain soviétique donne à Jaan Kross la possibilité de régler des comptes : ainsi dans ce passage étonnant sur Churchill. « Incroyable : il vit encore et toujours, cet homme trapu, officier de carrière, joueur de vocation, dans les encyclopédies homme politique, dans les bibliographies historien, membre de l'Académie Royale de peinture du fait de son hobby, et, du moins en raisons de la loyauté du jury – lauréat du prix Nobel de la paix. Il vit toujours, bien que sa nature même plus que son âge représente le jour d'avant-hier. On pourrait dire de lui que c'est le dernier bourgeois grand format, parce que les

contradictions dont il est porteur le méritent : original et soldat, bourgeois et aristocrate, allié de l'URSS et soviétophage numéro un. Il voulait étouffer l'état soviétique au berceau : l'enfant a survécu et s'est mis à grandir. Il voulait faire en sorte que l'Union Soviétique et l'Allemagne se détruisent mutuellement : seule l'Allemagne est tombée. Il voulait consolider l'Empire britannique : la moitié de l'empire s'est écroulée sous ses yeux. On l'a appelé l'Ulysse des deux guerres mondiales. Oui, si ce nom signifie trompeur et trompé. Mais si on lui cherche une étymologie analogue dans la guerre de Troie, il a été le Promachos de deux guerres mondiales » (49).

Nous avons l'explication de ce discours très curieux dans la bouche de Kross dans ses mémoires (t. II pp. 38-66), où il ajoute quelques éléments qui à l'époque n'étaient pas politiquement corrects : « certaines personnes étaient trop récentes pour qu'on les évoque concrètement, et certains événements ou liens étaient trop actuels. Et certaines circonstances étaient trop intouchables, trop inaccessiblement chargées d'interdictions soviétiques » (39). Ainsi apprenons-nous que Jaan Kross règle effectivement des comptes avec Churchill, auquel il ne pardonne pas d'avoir abandonné l'Estonie à son sort, alors que les Estoniens avaient salué la signature de la Charte Atlantique. Voilà ce que la trahison de Churchill a été pour le jeune Kross : « Ce fut et c'est resté la désillusion la plus sévère de ma vie » (59). D'ailleurs nous y trouvons l'explication du mystérieux « Promachos » du texte d'origine – non point le nom grec du porte-enseigne, mais le « promah » du russe, « bévue, coup manqué » (60).

c. Voyager l'Estonie au cœur

Mais il y a un encore autre aspect dans cet ouvrage qui a retenu mon attention – toute mon attention : c'est le fait que fondamentalement Kross est tout le temps en train de mettre en rapport ce qu'il voit et ce qu'il vit avec des faits, des circonstances de leur réalité estonienne. C'est la véritable dimension personnelle présente dans cet ouvrage. Nous n'y trouvons pas grand-chose sur les écrivains en tant qu'individus, mais bien en tant qu'Estoniens. Et c'est là que nous trouvons toute la subjectivité de Kross : l'Estonie est toujours là. La subjectivité est sublimée : elle est collective.

Le livre commence ainsi :

« Vers huit heures, les rivages de la Mer Noire commençaient à s'approcher rapidement, d'abord à droite, puis également à gauche, et bientôt nous entrons dans le Bosphore. C'était comme un Emajõgi multiplié par vingt en largeur et aux eaux assombries, avec des deux côtés une rive d'Ülejõe dix fois plus haute et surélevée »
(p.11)

Mais nous sommes d'emblée dans la confrontation de deux mondes. Et Kross ne nous permet pas de l'oublier. Nous avons le sentiment que les comparaisons faites par Kross visent à susciter une perception visuelle de son expérience chez son lecteur, qui, lui, n'a pour autre référence que son pays : « Le bateau est arrêté en pleine ville, et les quais du port me rappellent une fois de plus les bords de l'Emajõgi derrière le marché de Tartu. Si ce n'est que les maisons sont un peu plus grandes et les ponts pleins de grus » (15). Et plus loin, le mélange des références connues : « Le fleuve immense de la circulation urbaine nous accueille. Imaginez le flot des voitures dans le centre de Moscou, lâché dans le centre ville de Tallinn... »
(15) Je pourrais multiplier les exemples, mais je me limiterai à celui-ci, qui me

semble tout à fait extraordinaire : « Le palais de Montazah (...) est à peu près comme le bâtiment de la filiale du département de Harju de la banque nationale plus le vieux foyer des étudiants en médecine à Tartu multiplié par le pavillon de la Turkménie à l'exposition agricole de Moscou » (68). Je ne sais pas jusqu'à quel point le lecteur estonien peut arriver à se faire une idée précise de ce palais, si ce n'est qu'il est immense...

D'ailleurs, la référence est là, même dans la différence : « Les rudes murailles gris sombre de Tallinn, le mur de Théodose n'a en fait rien de commun avec elles » (32).

Ou bien les allusions renvoient à la culture estonienne : quand la guide parle aux touristes de « dessins symétriques », Kross ajoute entre parenthèses « non, il n'est pas nécessaire ici de lire P.-E. Rummo « Ode à l'asymétrie ». Mais « L'éloge de la symétrie » de Kaalep n'est pas non plus nécessaire » (28). Ou bien à la culture soviétique et à ses absurdités : « En -334 Alexandre a fait passer ses Macédoniens par ici, pour aller conquérir la Perse et l'Inde. C'est bien sûr là un mythe dépourvu de fondement. Car on peut lire dans l'Encyclopédie Soviétique d'Estonie que la voie terrestre vers l'Inde a été découverte par Nikitine, un marchand de Tver, mille huit cents ans plus tard. Ce qui fait qu'Alexandre est arrivé sur les bords de l'Indus par voie aérienne... » (48)

En conclusion : quand je réfléchis à ce que je cherche dans la littérature de voyage, je me rencontre que je ne trouve pas dans Jaan Kross ce que je cherche, à savoir des émotions à mettre en dialogue avec les miennes. Je cherche un regard individuel

qui se confronte au mien ou au mien éventuel. Je ne le trouve que peu dans cet ouvrage.

En fait, ce que j'y trouve, c'est l'Estonie. L'Estonie de Jaan Kross. Et cela, en soi, c'est déjà particulièrement intéressant.

Références :

- Kross 2003 – Kross, Jaan, *Omaelulusus ja alltekst. Loengud.*, Eesti keele sihtasutus, 2003.
Kross 2008 – Kross, Jaan, *Kallid kaasteelised II*, Eesti keele sihtasutus, 2008
Niit, Kross 2006 – Niit, Ellen, Kross, Jaan, *Muld ja marmor*, Eesti keele sihtasutus, 2006 (1^e édition 1968)